

François Patino (1930-2021),

Veuf de Madame Yvette PATINO née LACHKAR (1928-2013), déportée à 15 ans au camp d'Auschwitz-Birkenau par le convoi 74, transférée au camp de Theresienstadt, matricule A-5546, rescapée de la Shoah

*Témoignage rédigé des suites de mon entretien du 11 décembre 2020, avec Monsieur François PATINO, président de la section antiboise de la FNDIRP*



*Yvette Patino (1928-2013)*

« Je suis née le 12 octobre 1928 à Nemours, en Algérie française.

Fille de Nessin Lachkar et de Rachel Zermati, j'ai grandi auprès de mon frère aîné, Edmond, mes sœurs aînées, Reine, Juliette, Lucie et Alice, mon frère Léo et ma petite-sœur Denise. Mon père avait traversé la sanglante « Grande Guerre » au sein des tranchées boueuses. Il en est revenu avec une jambe raide et une canne, reconnu « grand mutilé » du premier conflit mondial. Ayant droit à une place de faveur, de la part du gouvernement français, il peut devenir cantinier militaire, une place très plébiscitée par les anciens combattants. C'est ainsi que je quitte le Maroc à l'âge de dix ans, nous nous installons à Sens, puis à Besançon, où je mène l'essentiel de mon enfance. Pendant ces années d'insouciance, j'intègre les *Éclaireurs de France*, Mes parents sont religieux, mais sans plus. Pour mon père, la France, l'honneur et la Patrie comptent plus que tout autre considération personnelle. En ce qui me concerne, je me sens Juive, évidemment, mais Française avant tout. *Française d'abord, Juive ensuite.*

Je n'ai que 11 ans lorsque la guerre est déclarée contre l'Allemagne nazie, en septembre 1939. Depuis Besançon, nous apprenons l'avancée allemande fulgurante. Nous devons expressément quitter la

caserne puisque les soldats quittent les lieux. C'est la « débâcle » française, qui conduit irrémédiablement à l'exode... Notre voiture étant bien trop petite pour une famille aussi nombreuse, mon père nous confie aux militaires français, il suivra l'armée. Les soldats se montrent gentils, adorables et paternels avec Alice, Léo et moi, nous les suivons jusqu'à Toulouse, où nous retrouvons nos parents. Ma tante marseillaise nous héberge quelques temps, le temps que mon père loue un bar-restaurant dans le quartier Saint-Barnabé, rue Scaramelli, à Marseille. L'occupant allemand arrive à Marseille à la fin de l'année 1942, arrivent les mesures antisémites du gouvernement assujetti aux ordres de l'occupant.

« Je suis grand mutilé de la guerre de 14, pourquoi l'on me prendrait ? ». Mon père se montre très confiant, beaucoup trop confiant, face aux injonctions de nombreux Israélites en partance pour l'Afrique du Nord, certains fuyant les pays annexés par l'Allemagne nazie. Sa préoccupation première est par ailleurs de permettre à ses deux fils, en âge de partir pour le travail obligatoire, de rejoindre un lieu sûr. Léo et Edmond se cachent dans une maison, à la Blancarde, dans l'attente d'un départ pour le maquis. *Ils seront arrêtés sur dénonciation en novembre 1943, la veille de leur départ. Étant « Juifs », ils seront déportés à Auschwitz, leurs copains partiront par mesure de répression à Buchenwald. Ma belle-sœur, en apprenant l'arrestation de son mari, se précipite à la Gestapo, souhaitant absolument suivre son mari, elle le rejoindra, volontaire, dans les camps de la mort. Heureusement, sa mère venait de lui arracher des bras sa petite-fille, Liliane, âgée de deux ans, qui jamais ne la connaîtra.* Mon père, en cette même période, est arrêté, puis relâché au bout d'une journée, les gendarmes ayant certainement été pris de pitié pour ce vieil homme, grand mutilé. Il sympathise avec un gendarme qui le rassure : « Monsieur Lachkar, si la situation tourne mal, je vous le dirai ! ». Par précaution, mon père loue une maison à Martigues, pour que la famille puisse s'éloigner des affres de l'occupation. Le 18 avril 1944, notre gendarme se précipite chez nous, pour nous annoncer que l'arrestation aurait lieu le lendemain. Il est déjà trop tard, puisque vers sept heures, le lendemain, les gendarmes tambourinent à la porte. Je suis alors auprès de ma petite-sœur Denise, de deux ans ma cadette, et mes nièces, en train de jouer à la poupée. Je me précipite, « Papa, Papa, j'ai entendu des cris ! » Alice, Juliette, Papa et moi sommes arrêtés, Maman est arrêtée à son tour peu après.

Heureusement que le mari de Reine, mon beau-frère, montrera ses papiers « non-juifs », ce qui lui permettra d'aller chercher Reine à l'arrêt de bus. Il emmènera le reste de la famille, ma petite-sœur comprise, pour la cacher chez sa mère, qui refusera. Un ami très intime de mon père, également grand mutilé, acceptera de les garder quelques jours durant, avant le départ pour la maison de Martigues. Nous sommes menés en camion jusqu'au siège de la Gestapo, rue Paradis. En cours de route, un milicien nous demande de lui donner l'argent que nous avons sur nous. Je me mets soudainement à l'insulter de tous les noms, mon père me supplie de ne pas aggraver la situation. Nous restons trois jours à la rue Paradis, trois longues journées où l'on entend les hurlements affreux des Résistants torturés. Nous sommes transférés à la prison des Baumettes, où nous restons huit jours. Mon père est emprisonné à part. Nous ne pouvons sortir qu'un temps limité mais ces huit jours ne nous sont pas pénibles, nous ne sommes pas battus. Un soir, nous faisons le transit en camion jusqu'à la gare Marseille-Saint-Charles, où nous sommes acheminés dans un wagon de troisième classe. A force de supplier les soldats, nous sommes autorisées à aller voir notre père. Notre pauvre père, dans le compartiment voisin, est enchaîné, le soldat accepte de lui enlever les chaînes à notre demande appuyée.

Nous faisons le voyage jusqu'à Drancy, où la vie nous est encore un minimum agréable. Nous faisons des soirées entre jeunes, certains ont même permis à un orchestre de voir le jour... avec des fourchettes ! Nous mangeons mal, mais nous ne sommes pas battus. Je fais la rencontre d'un jeune interprète, très sympathique, qui fait l'intermédiaire entre les autorités françaises et allemandes. Un jour, ce jeune homme se précipite, en pleurant, vers moi. Il me confie : « Nous ne nous reverrons plus. Vous allez partir à Auschwitz et, nous partons dès demain travailler dans une mine de sel » ! Auschwitz ? Nous n'avions jamais entendu le nom de cette localité polonaise, d'autant plus que les Allemands ne cessent de nous répéter que nous allons rejoindre nos parents dans des camps de travail. C'est ce qu'il advient, puisqu'il sera déporté le lendemain, quelques jours avant que l'on nous demande de monter dans des wagons à bestiaux. Je n'ai que 15 ans, la plus jeune de la famille, Alice a 17 ans, Luci vingt-et-un, et Juliette, l'aînée, vingt-quatre.

Trois jours et trois nuits entassés, les uns sur les autres. Mon père ne peut, à cause de sa jambe

raide, ni s'asseoir, ni s'allonger. Privés de dignité, nombreux sont ceux qui s'urinent dessus, trois jours d'épouvante pour l'enfant que je suis. Le calvaire commence. Nous sentons au bout de trois jours le train s'arrêter, je profite de ma petite taille pour regarder depuis la lucarne. Un SS, m'ayant aperçu, me tire dessus. « Schnell, schnell ! », vocifèrent les SS, tout en distribuant des coups de schlague. Apeurés, nous descendons précipitamment : en me retournant, je vois mon père se pencher, pour ramasser quelques feuillets, des prières israélites, abandonnées par les martyrs. Tenant les prières dans ses mains fatiguées, il me regarde et, empreint d'émotion, me murmure : « C'est fini ! ».

« Laissez les enfants aux vieillards ! », nous supplient les hommes affectés aux wagons, certaines mères les ont laissés aux vieillards, et ont ainsi été sauvées. Je me retrouve à la fin de la longue file qui se forme peu à peu. Le SS qui face à moi, scinde la file en deux, hésite un certain moment, avant de me laisser rejoindre celle où se trouvent mes sœurs. Nous sommes sommées de rentrer dans une grande salle, où je retrouve mes sœurs. Des hommes se trouvent face à nous, nous sommes toutes tatouées, je reçois sur mon bras le matricule « A-5546 ». Nous passons ensuite au rasage : les hommes qui nous rasent, déjà très affaiblis, nous demandent pardon. Quand je vois que l'on rase ma sœur aînée, possédant de magnifiques cheveux, je me mets à me battre avec la femme tenant la tondeuse, elle me frappe avec une chaise. En représailles, l'on me verse sur le crâne un produit qui me brûle les cheveux jusqu'à la racine, *jamais plus ils ne repousseront*. Nous sommes menées dans une salle de douche, toutes mises à nu. Nous essayons de nous mettre au milieu, pour ne pas être bousculées. L'on nous lance des vêtements, ayant évidemment appartenu à ceux qui nous ont précédé. Nous aurions tellement aimé avoir des vêtements rayés, qui tiennent bien plus chaud. Des hommes reçoivent des culottes, des femmes des caleçons d'hommes. En ce qui me concerne, je reçois une très longue robe noire, qui me contente grandement puisqu'elle me tient chaud. *Je ne la garderai pas très longtemps puisque, en prenant ma douche, cette robe me sera volée. Quelle ne sera pas le rire des kapos et des blockovas, en me voyant traverser nue le camp, dans la boue...*

Nous sommes disposées en quarantaine dans un block, je me trouve rapidement mal. Mes sœurs me soutiennent pendant quelques jours, la kapo s'en est aperçue, je suis menée au bout de quelques jours après mon entrée au camp au « Revier », « l'infirmerie », ayant attrapé la scarlatine. A mon arrivée, je suis déshabillée, l'on me jette un seau d'eau glacée sur le corps, avant que je sois brossée avec une brosse à chiendent. Avec mes quarante degrés de fièvre, je suis forcée de monter dans la coya, collée avec l'autre malade. Pendant la nuit, cette pauvre femme meure, je me mets à crier, demander que l'on m'enlève le corps. Je resterai collée au cadavre toute la nuit. Au petit matin, je subis ma première sélection au Revier, l'une des dernières que les SS feront par ailleurs. Je suis jugée à peu près potable, au risque de sa vie, ma sœur essaye de venir me voir. Une amie, originaire de Marseille, attrape le typhus, elle se retrouve au Revier avec moi. Toute la nuit, elle ne cesse de me réclamer : « Yvette, donne-moi du sucre ! Je te donne tout mon pain, mais donne-moi du sucre ! ». Je m'en vais trouver notre « infirmière », qui se met à rire à l'écoute de ma demande. Dans l'éventualité peu probable qu'elle possède du sucre, jamais elle ne m'en aurait donné ! Ma chère amie est décédée dans la nuit, ce morceau de sucre me restera en travers de la gorge.

A la sortie du Revier, je reçois pour ordre de participer au ramassage des cadavres, pour les acheminer par un wagonnet jusqu'aux fours crématoires. Une tâche auquel l'on s'habitue vite : le wagonnet se renverse un jour. N'arrivant pas à ramasser les cadavres, je me mets à pleurer, ce qui fait rire nos geôliers. Je participe par la suite aux réparations des toits, avec des hommes. Un Polonais essaye alors d'abuser de moi, je me mets à crier, la chef de block accourt à nous en lui disant que si le SS nous prenait, aussi bien lui que moi seraient battus. Pour nous achever, l'on nous demande de transporter des tas de pierre, de piocher. Malgré tout, nous nous « organisons », constamment, pour échapper à la fin de l'appel interminable en se cachant dans le block des cabinets, notamment. A chaque fois que j'ai l'occasion de parler avec une camarade, nous ne parlons que de nourriture... une réelle obsession ! Nous nous battons pour un bout de pain, étant donné que nous devons garder toute la journée durant le bout de pain sur nous. Nous sommes rentrées dans un état bestial au bout de quelques jours seulement, il n'existe pas d'entraide entre nous ! Je me suis révoltée, tant que j'étais lucide. Lors de mon arrivée au camp, en répondant « merde » à la blockova, j'ai reçu un coup de poing, mais désormais je subis tout, en essayant d'éviter les coups ! Nous n'avons plus d'autres idées en tête, tout juste si je repense aux visages de mon père, de mes frères... Quand les Allemands jettent des épiluchures de pommes-de-terre, nous nous

précipitons dans les ordures pour espérer récupérer une épluchure crue. A Birkenau, je n'ai pas de bonne camarade française, nous sommes assez isolées... Les Hongroises se montrent assez douces et gentilles avec nous, les Polonaises sont très féroces, les Russes, quant à elles, sont devenues des femmes très fortes, au caractère épouvantable, forgées par des années dans le camp. Malgré cet état de bestialité, il nous arrive des instants de lucidité, de plus en plus tard...

Désespérée, je m'avance discrètement en direction des fils barbelés pour me jeter, je sens tout d'un coup une force qui me dépasse, un barrage physique m'empêchant d'avancer ! N'arrivant pas à rejoindre le barbelé, je renonce, une force supérieure refusai l'idée que je puisse mourir au camp. Les mois défilent et les conditions, avec l'arrivée de l'hiver, deviennent beaucoup plus difficiles à vivre. Nous essayons de boire l'eau de pluie tombant sur notre block, bien que nous ne nous lavons que très peu, au risque de se faire voler sa robe. Par ailleurs, nous apprenons un jour une tentative de révolte de la part des détenus apprêtés aux crématoires, lassés de voir partir vers la mort, puis de récupérer les corps de leurs enfants, leurs parents, leurs conjoints. Un four crématoire aurait sauté, ce qui implique de grandes mesures de répression de la part des Allemands. Certains se sont faits tirer dessus durant cette sanglante cavalcade... Les « résistances » et tentatives d'évasion dont peuvent faire preuve les détenus sont sévèrement réprimandées... Un jour, l'on nous demande à la place d'appel en pleine après-midi : face à nous, le poteau d'exécution. Maya, une Résistante belge, allait être pendue devant l'ensemble du block. Je me mets soudainement à pleurer, non pas parce que Maya allait être pendue, mais parce que je viens de perdre mon maigre bout de « margarine », certainement volé. Avant le sinistre spectacle, pour le semblant de dignité qu'il lui restait, Maya s'est suicidée avec un bout de lame. Je ne pleurais pas pour Maya, je pleurais pour mon bout de margarine...

Mes sœurs, Alice et Juliette, essayent de me protéger au maximum, me couvrant comme deux mères. Lorsqu'elles apprennent les départs pour les camps de travail, préfigurant l'évacuation du camp, Juliette vient à moi : « Nous partons, tâche de prévenir Lucie ! ». Pour quitter Auschwitz, il faut s'enfiler dans un groupe en partance pour un autre camp, au risque de subir une nouvelle sélection. Ce qu'il m'arrive en novembre... Le SS me met dans la file en direction pour les wagons, le Polonais souhaitait me mettre dans l'autre file, il s'est entêté. Avant le départ, je me mets en tête, comme Juliette me l'avait demandé, de retrouver Lucie. Je traverse le camp, regarde dans tous les blocks, avant de retrouver ma pauvre sœur dans un état de délabrement, au fond de sa coya : « Je ne bouge pas d'ici, je reste là ! », insiste-t-elle ! Comment ai-je pu avoir le courage de laisser ma sœur dans un tel état, au risque de ne plus jamais la revoir ? Je quitte Lucie, puis mes camarades de Birkenau, lors de la montée dans le wagon à bestiaux, un SS aurait dit que s'ouvre à nous la seule chance d'en réchapper. Nous partons en wagons à bestiaux jusqu'au village allemand de Chopau, logés près d'une usine de moteurs. A notre arrivée, l'on nous installe dans une classe d'école, nous faisons tous les matins des kilomètres à pied, dans une forêt, pour aller travailler. Etant déjà très affaiblies, l'on nous déplace près d'une grande usine, où travaillent également des civils allemands. Je dois rentrer une pièce dans un trou. Si je la plie un tout petit peu, la pièce se casse, si la pièce se casse, je gagne une heure de repos. C'est pourquoi, face à l'attitude bienveillante de mon responsable, je sabote volontairement le matériel, pur pouvoir me cacher une heure durant dans les cabinets. Nous n'avons presque pas d'alimentation, mais nous n'avons ni coups, ni fours crématoires. *Face à l'avancée alliée, les Allemands reçoivent pour ordre de nous rassembler au camp de Theresienstadt.* Le trajet dure sept jours et sept nuits, temps pendant lequel nous ne mangeons que les herbes des près où les SS nous laissent sortir. Dans notre wagon, quelques camarades s'évadent par la lucarne : essayant de faire de même, Rachel m'attrape par les jambes et m'en empêche. Les évasions se solderont par des coups de crosse et des tirs, dans le wagon, par mesure de représailles.

Nous arrivons à Theresienstadt dans un état lamentable, second, je pèse en effet vingt-neuf kilogrammes ! Les forces allemandes quittent rapidement les lieux. Nous sommes laissées « pour mortes », livrées à nous-même, les plus solides partent voler des rutabagas dans les champs tchèques. Elles en reviennent vite, face à l'accueil très hostile et les coups de fusil des paysans. Nous entendons au début du mois de mai des coups de canon, ce qui propage dans le camp un vent de panique, les nazis ne partiront pas sans nous avoir tous tués ! Deux jours plus tard, des cris se font entendre : « Nous sommes libérés ! Les Russes sont là ! », nous ne réalisons pas tout de suite. Les Russes nous proposent vengeance contre la

population civile allemande, ce que certains acceptent... Aux abords du camp, je croise un SS en agonie, demandant à boire. Je tourne la tête, je ne l'aurais certainement pas aidé, mais pas affaibli non plus. Un soldat russe l'achève quelques instants plus tard à coups de botte. Les SS et kapos arrêtés dans les environs sont fusillés les uns après les autres. Les Mongoles... des « sauvages » ! Ils nous donnent ce qu'ils peuvent nous donner...

A Theresienstadt, nombre de mes camarades décèdent après avoir mangé en abondance. La Croix-Rouge française souhaite nous évacuer du camp, les Russes refusent obstinément pour ne pas propager dans leurs rangs nos maladies, le typhus particulièrement, à raison. Lorsque nous sommes remises aux autorités françaises, je suis évacuée à l'hôpital de Prague à cause d'une forte fièvre. Nous sommes désinfectées à notre arrivée par les Américains, de la tête aux pieds. Rachel ne m'abandonne pas pour autant et reste auprès de moi, à l'hôpital. Au bout d'un mois, souhaitant évidemment rentrer, Rachel me propose d'arrêter de prendre ma température avec le thermomètre, de mentir, pour pouvoir rentrer. Je suis partie avec un blouson ayant appartenu à un soldat allemand, confié par un aviateur. Nous effectuons le retour en avion militaire, de l'aéroport de Prague, jusqu'à Lyon. A notre arrivée, étant l'une des premières à descendre, soutenue par deux aviateurs, je suis accueillie par une haie d'honneur militaire, rendant hommage aux déportés français ! Je suis hébergée dans un château lyonnais, où l'administration se charge de prendre contact avec notre famille. Je donne le nom de ma mère, quelques temps plus tard, ma sœur aînée, Reine, reçoit un message lui informant de mon retour en France. Nous sommes toutes très bien soignées et nourries, notre statut de « déporté » nous est confirmé par la police. Parfois, des personnes à la recherche d'un membre de leur famille viennent nous voir, nous demander si l'on connaît un tel. Inconscientes, nous leur répondons franchement : ils ne reviendront pas, leurs corps ont brûlé dans un four crématoire. Mon amie rentre à Paris, en train, je rentre à mon tour à Marseille avec une autre amie connue en déportation. Cette amie, ayant retrouvé son père, ne souhaite pas me laisser : « Si tu n'as plus de parents, tu viendras vivre chez moi ». *L'une de ses amies déportées restera chez elle jusqu'à son mariage !*

Son père m'accompagne jusqu'au bar, quand j'ai vu de nouveaux propriétaires, je suis devenue mauvaise. Confus, les propriétaires du bar me conseillent d'aller chez des amis de la famille qui auraient gardé contact avec ma mère. Nous partons chez ces amis, en face du bar, ils me mèneront chez ma mère. De grandes retrouvailles s'en suivront... Ma mère se met pleure, je me mets à rire ! « Mais Papa est parti dans un four crématoire, il ne pourra pas revenir ! », nous avons fait du mal à notre mère sans nous en rendre compte... En voyant ma sœur Lucie arriver, la figure pleine de suie, avec une jupe tenue par une ficelle, nous nous mettons à rire comme des folles ! Les quatre sœurs sont réunies, nous avons espoir pour mon plus jeune frère, déporté à l'âge de vingt ans. Nous apprenons par un camarade qu'il a été vu jusqu'au bout, travaillant comme tailleur au camp. il a certainement essayé de s'évader, assassiné par représailles... Ma mère jette les épluchures de pommes-de-terre, le marc de café, en cachette... Nous sommes revenues pleines de vermines, des années durant nous continuons à nous fouiller les soutiens gorges et les culottes pour trouver un pou ! Le second mari de ma sœur Reine, que nous surnomons « Bouboul », a fait beaucoup pour ma famille, en travaillant dans une crèmerie. Quand nous sortons, nous ne pensons qu'à voler les étales des épiceries, par habitude. Il passe derrière nous, pour payer l'épicier en question qui, assez souvent, refuse l'argent en apprenant que nous avons été déportées. Ensuite, et heureusement, nous partons toutes les quatre dans une maison de repos parisienne, pris en charge par l'État. Un soldat américain rencontré à la synagogue s'est pris de pitié pour nous, il lui arrive de mettre trois pull-overs américains sur lui pour pouvoir nous les donner, le bar ayant été pillé. Beaucoup ont profité de la misère de certains, pour s'enrichir. Mon père, grand mutilé de la « Grande Guerre », plus Français que les autres, a donné pour la France sa santé, sa jambe et a été déporté en retour.

Je n'ai vécu que pour ma famille et mes enfants, en évitant de parler du camp, en sachant que, bien que l'on nous écoute, l'on ne pourrait nous croire. Lors des retrouvailles entre rescapés, une fois par an à Paris, nous passons notre temps à rire en écoutant nos anecdotes. J'ai pris conscience de la nécessité du témoignage dans des moments de révolte, en regardant un film ne correspondant aucunement à la réalité. Quelques interventions en milieu scolaire, en espérant que les jeunes prennent conscience du danger que représente l'antisémitisme. Mon rapport au judaïsme est par ailleurs devenu très difficile, je ne croyais plus au retour des camps, j'ai continué à faire les fêtes avec ma mère. Qu'un Juif religieux ne me dise pas que je

ne suis pas « Juive », je suis certainement plus « Juive » que lui ! Une appartenance terrible, brûlante, culturelle évidemment, de même pour mes enfants. Une espérance, que tous comprennent la réalité de la Shoah. Rien n'a cessé, tout peut recommencer ».

Yvette